

Comédie tragique ou tragédie comique? *Boudin, révolte et camembert*

Élizabeth Plourde

Numéro 102 (1), 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26330ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Plourde, É. (2002). Compte rendu de [Comédie tragique ou tragédie comique? *Boudin, révolte et camembert*]. *Jeu*, (102), 34–37.

Comédie tragique ou tragédie comique ?

Créatrice à la fois jeune et expérimentée, Isabelle Hubert m'apparaît appartenir à cette génération d'auteurs à l'écriture inquiétante, dont le regard hautement ironique sait si bien faire frémir les spectateurs. Il n'y a qu'à jeter un œil sur la programmation du Théâtre d'Aujourd'hui, de la Licorne, de l'Espace GO ou du Théâtre de la Bordée pour constater l'omniprésence sur les scènes québécoises, à titre d'auteur ou encore de traducteur, des dramaturges du troisième millénaire ; les Geneviève Billette, Évelyne de la Chenelière, Olivier Choinière et Sébastien Harrisson nous offrent un théâtre actuel, à l'image d'une société instable, voire carrément dysfonctionnelle – un théâtre du *burn-out*. Sur les traces d'Yvan Bienvenue et de Jean Marc Dalpé, pour ne citer que ceux s'étant le plus commis, Hubert s'alimente aux (prolifères) mamelles des contes urbains dont les histoires de ruelles et de chambres d'hôtels, parce qu'elles font entendre les voix discordantes d'individus pervers, de couples meurtris, de familles au bord de l'implosion, montrent des relations qui se désintègrent, mettent en scène le désespoir d'une génération qui hante les bars à midi, les cimetières mal fréquentés et les bureaux de psychologues.

Les véritables conflits dramatiques, dit-on, prennent forme lorsqu'on place des personnages ordinaires dans des postures extraordinaires, ou encore des personnages extraordinaires dans des situations triviales. *Boudin, révolte et camembert* se classe indubitablement dans la première catégorie ; la pièce met en scène des personnages on ne peut plus réalistes, les employés d'une charcuterie fine ainsi que leur patron, aux prises avec une situation à la fois loufoque et tragique. L'histoire raconte les houleuses relations de travail qui s'établissent à la boutique lorsque les employés se rendent compte que leur employeur, M. Schreiber, fait d'eux l'enjeu de ses parties de cartes avec le poissonnier et le boulanger des halles d'alimentation. La nouvelle provoque un soulèvement général : chantage, menaces et mutinerie viendront miner le moral des troupes et mettre à mal le bon fonctionnement de

la charcuterie. L'issue du conflit est surprenante, et les conséquences des actes commis s'avèrent très graves ; les protagonistes n'arriveront pas à s'en sortir sans y laisser quelques plumes, quelques membres, voire la vie. L'écriture incisive d'Hubert

Boudin, révolte et camembert

TEXTE D'ISABELLE HUBERT. MISE EN SCÈNE :
 RICHARD AUBÉ, ASSISTÉ DE BRIGITTE FOURNIER ;
 DÉCOR : DENIS DENONCOURT ; COSTUMES :
 GENEVIÈVE TREMBLAY ; ÉCLAIRAGES : LOUIS-MARIE
 LAVOIE ; ACCESSOIRES : SYLVIE COURBRON ;
 MUSIQUE ORIGINALE : FABRICE TREMBLAY. AVEC
 MARIE-FRANCE DESRANLEAU, MARIE-GINETTE
 GUAY, NADINE MELOCHE, JEAN-SÉBASTIEN
 OUELLETTE ET GUY-DANIEL TREMBLAY. PRO-
 DUCION DU THÉÂTRE DE LA BORDÉE, PRÉSENTÉE
 DU 6 NOVEMBRE AU 1^{ER} DÉCEMBRE 2001.



Boudin, révolte et camembert
d'Isabelle Hubert, mis en
scène par Richard Aubé
(Théâtre de la Bordée, 2001).
Sur la photo : Marie-Ginette
Guay, Nadine Meloche, Jean-
Sébastien Ouellette, Marie-
France Desranleau et Guy-
Daniel Tremblay. Photo :
Sophie Grenier.

univers naturaliste, qui semble à tout moment sur le point de basculer. L'illusion flirte ouvertement avec le grotesque, le caricatural, l'exagéré. D'où la constante impression de glissement.

Pour une dramaturgie en quête de témérité

Cette ambivalence, le metteur en scène Richard Aubé l'a soulignée à grands traits, avec des résultats plus ou moins heureux, par une lecture constituée de forces et de faiblesses, de trouvailles et de clichés. À mi-chemin entre la représentation quasi paranoïaque de la réalité et la rupture de ton subite, la mise en scène nous présentait conjointement deux facettes d'une même situation : d'une part, celle d'êtres humains

décortique les contextes de crise avec justesse et humour, laissant poindre les défauts, tics et travers de personnages qui, eux, se débattent dans le borborygme qu'ils ont créé... avec plus ou moins d'élégance, il faut le dire !

Dans le mot de l'auteure du programme, Isabelle Hubert précise l'importance de « coller une facture réaliste à l'œuvre afin de donner une image authentique du monde dans lequel nous vivons. En même temps, s'efforcer d'élargir la frontière entre le crédible et l'absurde. Pour y arriver, placer ses personnages dans des situations déstabilisantes, d'un ridicule consommé ou qui semblent complètement invraisemblables et les faire réagir de la manière la plus plausible, la plus humaine et la moins héroïque possible. »

En effet, ce que l'on retient du théâtre d'Isabelle Hubert, c'est son ambivalence marquée, sa propension à passer sans cesse de la réalité la plus prosaïque à une fantaisie débridée. Ainsi, ne faut-il pas s'étonner de voir évoluer sur scène des personnages à la fois nuancés dans leur construction et stéréotypés par leur comportement, dans un

évoluant au sein d'une microsociété exigeante où les critères de rentabilité et d'efficacité gouvernent les besoins les plus élémentaires ; d'autre part, celle d'individus sensibles qui réagissent, souvent violemment, aux événements, qu'ils expriment leurs pensées tout haut ou avec plus de discrétion. Ainsi, Aubé a voulu rendre compte, simultanément, de ces deux manières d'envisager la réalité. À l'instar du texte dramatique, sa mise en scène oscillait entre deux tangentes : amuser le public et le rendre très mal à l'aise. Or, si le premier objectif est atteint – l'ensemble des spectateurs semble s'être agréablement divertie, ce qui constitue un tour de force lorsqu'on constate l'hétérogénéité du public fréquentant le Théâtre de la Bordée –, l'on ne peut pas en dire autant du second. Le regard sarcastique propre à désorienter le spectateur, pierre d'assise de l'écriture caustique d'Isabelle Hubert, n'avait pas ici l'importance qu'il aurait dû avoir. La proposition scénique d'Aubé aurait eu avantage à privilégier la voie de l'ironie au détriment de l'humour bon enfant qui nous a été servi, ce qui aurait constitué, à mon sens, une prise de position plus audacieuse de la part du metteur en scène. Sans véritablement éblouir le public, le spectacle passait très bien la rampe, mais la dramaturgie d'Hubert appelle davantage de hardiesse...

[...] ce que l'on retient du théâtre d'Isabelle Hubert, c'est son ambivalence marquée, sa propension à passer sans cesse de la réalité la plus prosaïque à une fantaisie débridée.

Bombardement sur tous les fronts

Dans un esprit de mimétisme minutieux, l'agencement des éléments scénographiques constituait un décor aseptisé à souhait, métallique et fonctionnel, en harmonie totale avec l'univers de la pièce. Seul accessoire perturbateur de l'ordre, un tableau d'affichage lumineux indiquait le prix des denrées, et l'intitulé de chaque scène faisait office de « commentaire », sans toutefois s'avérer efficace puisque, les sous-titres défilant si rapidement sous nos yeux, nous avions peine à les déchiffrer. À l'espace principal, celui de la charcuterie, était superposé un second espace, lieu fermé et exigu, cagibi enfumé où se déroulaient les hebdomadaires parties de poker des commerçants des halles. La juxtaposition des espaces rendait le dispositif scénique fonctionnel puisque, plutôt que de s'astreindre à de laborieux changements de décors, les comédiens n'avaient qu'à se déplacer d'un lieu à l'autre, en esquissant quelques pas de danse, ce qui contribuait à dynamiser la représentation et à minimiser les pertes de temps.

Cela dit, si la cadence, principalement imposée par les chorégraphies caricaturales qui marquaient les périodes de transition entre les scènes – ouverture et fermeture du rideau de fer, départ de l'un ou l'autre des employés, arrivée du patron –, paraissait énergique au début, elle perdait peu à peu tonus et conviction, au point de conférer une certaine lourdeur à l'ensemble. Absente en première partie de spectacle, cette lourdeur m'apparaît imputable à l'utilisation redondante du procédé de décrochage systématique entre les scènes et à la dilution du ton goguenard que j'ai évoqué. Je le concède, l'histoire se termine mal, mais cela justifie-t-il le fait qu'on laisse s'échapper la dimension parodique, pourtant très juste, que l'on s'était efforcé d'installer au départ ? Les intermèdes un peu kitsch, réglés au quart de tour, accompagnés de musiques entraînantes et d'éclairages colorés, permettaient aux spectateurs d'avoir accès aux « réflexions personnelles » des personnages qui en profitaient pour évacuer leurs frustrations, à défaut de les adresser directement à la personne concernée. Dommage que ces clins d'œil se soient édulcorés en cours de route. Était-ce un choix, en fin de parcours, que de boucler le propos dans un registre plus humain, compte

tenu des événements tragiques qui viennent clore la pièce ? Cela aurait pu être le cas si l'interprétation avait été plus nuancée, moins tranchée du moins, tout au long du spectacle. Or, l'hystérie constante des personnages court-circuitait systématiquement les germes d'émotion sincère tout au long de la pièce – la culpabilité de l'une, la tendresse de la gérante pour « ses filles », l'immense désarroi d'un autre, – tant et si bien qu'il semblait impossible de s'identifier vraiment à ces personnages, et donc d'accéder à ce registre plus humain. Les personnages, en posant un regard critique sur leur propre condition, annulaient leur authenticité aux yeux des spectateurs ; on pouvait rire d'eux, les juger, les condamner ou les prendre en pitié, mais pas croire en leur sincérité. La pièce d'Hubert est inquiétante, certes, mais aussi ironique, sarcastique, moqueuse, empreinte de considérations sociales. On en a fait une comédie crierde, un peu énervante ; trop de stimulations diverses (passages du texte scandés, mise en place frénétique, cacophonie vocale, déplacements rapides) empêchaient les spectateurs d'apprécier à leur juste valeur les qualités dramatiques de l'œuvre. Nous étions bombardés de tous côtés par le texte, les éclairages, la musique et le mouvement qui nous distrayaient de la véritable problématique de la pièce, plus subtile qu'on a voulu le laisser croire, en l'occurrence le droit de l'individu à la dignité et au respect. *Boudin, révolte et camembert* est une comédie noire doublée d'une critique sociale virulente. Il serait dommage de n'y voir qu'une distraction sans profondeur.

Applaudir l'audace et le talent

Je constate avec déception que, trop souvent, les textes dramatiques qui en sont à leur première création sont desservis par une mise en scène qui ne semble pas en avoir suffisamment cerné les enjeux, et que cette première rencontre entre l'œuvre et la scène est souvent déterminante. Dans ce cas-ci, il faudra persévérer pour découvrir vraiment le travail d'Isabelle Hubert, car, si *Boudin, révolte et camembert* constitue un divertissement appréciable, il ne s'agit certes pas de la pièce la plus achevée de l'auteure ni de la plus représentative de son talent. Cependant, je crois qu'il faut garder l'œil ouvert sur le travail de cette dramaturge prometteuse qui, à mon sens, n'a pas encore écrit la pièce qui fera d'elle une auteure consacrée. L'œuvre qui l'a fait connaître, *Couteau... sept façons originales de tuer quelqu'un avec*, nous a fait applaudir son audace et son talent ; souhaitons que la prochaine en donne la confirmation. **J**